

LA PRIÈRE DE L'ARABE.

(Voir la gravure.)

C'est le matin. Le désert s'étend à gauche. A droite, les montagnes s'estompent sur l'horizon, et quelques palmiers animent le paysage. Une fontaine marque le lieu de repos choisi par maint voyageur, afin de s'abreuver et de faire provision d'eau pour lui et son chameau. C'est peut-être la dernière source que verra ce marchand pendant plusieurs jours. Il va tourner le dos aux collines fertiles, et va faire face à la mer de sable. Qu'y a-t-il d'étonnant, donc, de le voir en prière ? Il est descendu de son chameau, et lui ayant relevé et attaché le pied, il étend son "tapis de prière," sans lequel aucun pieux musulman ne voyage. Il ôte ses chaussures, et plantant sa lance dans le sable, il s'agenouille, la face vers la Mecque et vers le soleil levant. C'est ainsi qu'il commence sa prière : "Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète." Alors il pense aux dangers du désert, la chaleur, la soif, le sable qui aveugle, et le simoun qui étouffe, et il prie d'en être délivré. Il prie qu'il se rende sain et sauf, lui et son chameau, et ses marchandises, et qu'il revienne en sûreté avec l'or qu'il convoite.

Il y a bien des gens qui voyagent et ne suivent pas l'exemple du pieux Arabe. Il y en a même de ces voyageurs qui traversent ce désert qui se nomme le monde, et se rendent à ce terme qu'on appelle l'éternité, et dont toute la fortune dépend de la manière de leur arrivée là-bas, et qui, cependant, ne prient jamais. Plaignons-les ! Ils rencontreront des oasis, ils verront des mirages, mais le simoun les dévorera.

G. E. D.

NOUVELLES GÉNÉRALES

—Un incendie qui a eu lieu à New-York, le 9 courant, a détruit pour \$3,000,000 de propriétés. Les assurances s'élevaient à \$2,000,000.

—M. le secrétaire-provincial Chapleau a été élu par acclamation le 11 courant, à St. Jérôme.

—L'hon. M. Mailhot est président de la Commission des chemins de fer, et M. de Bellefeuille, secrétaire. Le bureau principal de la Commission sera à Québec.

—Le roi d'Espagne a ouvert les Cortès en personne, le 15. Son discours fut vivement applaudi. Il annonça que Don Carlos était réduit à l'impuissance, et que la paix se rétablirait bientôt. Les finances d'Espagne sont en mauvais état, et ne peuvent être refaites que par la paix.

ETES-VOUS EN FAILLITE ?—Lecteur, cette question n'est pas une impertinence : nous ne cherchons pas à nous immiscer dans vos affaires privées ni dans les détails de votre commerce. Mais êtes-vous dans un mauvais état de santé ? Souffrez-vous de Scrofale, d'Érysipèle, de Plaies fiévreuses, d'Enflures blanches, de dérangement bilieux ou de toute autre maladie due à l'impureté du sang ? Si c'est le cas, faites usage du PURIFICATEUR DU SANG DE WINGATE.

—M. Delane, le rédacteur en chef du *Times* depuis trente-six ans, vient de se retirer pour motifs de santé. Il gagnait chaque année un demi-million de francs. Voilà certes un chiffre qui fera rêver plus d'un journaliste à la ligne.

—Si les Etats-Unis sont à la veille de célébrer par une grande exposition l'anniversaire de leur indépendance, ils n'oublient pas non plus Christophe Colomb. Le 29 novembre, jour anniversaire de la naissance du grand découvreur, sera marqué, s'il faut en croire les faiseurs de projets, par un concert monstre dans lequel on doit entendre un concerto exécuté par plusieurs centaines de pianistes.

—Les Chinois ont construit dans leur arsenal de Kiang-Chang leur premier bâtiment cuirassé. C'est une grande canonnière de 31 mètres de long, 6 mètres de largeur, et du port de 195 tonnes. Ce bâtiment doit porter une seule pièce de canon du calibre de 17 centimètres.

—M. le maire de Lille vient d'interdire l'usage du piano dans les lieux ouverts au public, "le bruit de cette musique désordonnée occasionnant un véritable trouble pour les voisins." A peu près le même jour [ou l'honorable magistrat condamnait le piano, un comité italien annonçait son intention de célébrer le centenaire de l'inventeur du piano, Bartolomeo Cristofori. Ce centenaire aura lieu à Florence, le 4 mai 1876, 321e anniversaire du mécanicien musicien.

LA MÉNAGÈRE

Un des premiers devoirs d'une bonne épouse est de bien tenir le grand-livre du ménage, de rendre compte des dépenses totales du mois, et enfin d'établir ses comptes de fin d'année. Si la femme est en quelque sorte l'intendant du mari, son caissier, ne doit-elle pas lui expliquer de quelle manière utile et sage elle a dépensé le revenu ?

Et puis, lorsqu'elle sera seule, ce grand-livre sur lequel elle jettera les yeux lui fera faire un véritable examen de conscience. Elle se dira : N'ai-je pas trop dépensé pour ma toilette cette année ? N'aurais-je pas dû économiser un peu sur mes *fantaisies* pour acheter quelque objet utile pour la maison, pour donner un peu plus de confort à la chambre du mari ou à celle des enfants ? etc. Ne faudrait-il pas augmenter les gages de ce domestique qui nous a si bien servis ? etc. Et mes charités, où donc sont-elles sur le grand-livre ? Les sous donnés aux pauvres dans la rue, je ne les inscris pas ; les quêtes, les billets de concert, les voilà notés... oui... mais ai-je fait le bien aussi souvent que je le pouvais, que je le devais ?...

Voilà, mesdames, ce que dit le grand-livre à une femme consciencieuse.

Quand on a vraiment de l'ordre, il faut écrire des comptes tous les jours ; il est aussi très-prudent de garder les factures acquittées, car bien des fournisseurs présentent la même note deux fois.

Nous recommandons à celles de nos lectrices qui sont mères de familles d'habituer la petite fille, ou la fille grande déjà, à tenir un livre de comptes pour ses dépenses personnelles, avant qu'elle ne soit appelée à tenir le livre du ménage. Cette jeune personne reçoit probablement une pension pour ses menus plaisirs et pour sa toilette, il faut donc qu'elle apprenne à régler ses finances, à ne pas empiéter un mois sur l'autre, à ne pas faire de dettes, à avoir de l'ordre enfin.

Nous connaissons une femme très-instruite et très-laborieuse, qui a noté sur un cahier le titre des livres qu'elle a lus, et le nombre des ouvrages à l'aiguille qu'elle a faits. Au bout de l'année, elle trouva qu'elle lisait plus de romans que de livres d'histoire, et qu'elle avait fait plus de tapisseries que d'ouvrages de couture utiles. Elle se promit de changer et elle a tenu parole. Vous voyez bien que la tenue des livres apprend un peu l'examen de conscience.

UNE NOUVELLE TOUR DE BABEL

Une des plus étonnantes merveilles de l'exposition universelle de Philadelphie sera une immense tour de 1000 pieds de hauteur, qui se dressera près du palais.

Cette tour, que les Américains ont déjà surnommée la nouvelle Babel, sera entièrement construite en fer, et formera un cône gigantesque de 150 pieds de diamètre à la base, et de 30 pieds de diamètre au sommet. Elle sera traversée, dans toute sa longueur, par un tube central de 30 pieds de diamètre, qui constituera, en réalité, tout le monument. Dans ce tube circuleront quatre ascenseurs, disposés de manière à pouvoir monter 300 personnes en trois minutes ; la descente se fera en cinq minutes. Les visiteurs qui craindront de s'aventurer sur ce plancher mobile pourront effectuer l'ascension par un escalier qui fera le tour du tube.

On évalue à un million de dollars les frais nécessaires à cette construction.

Il est à espérer que la nouvelle tour de Babel, plus heureuse que sa devancière, sera terminée sans encombre, ce qui ne paraît présenter, du reste, aucune difficulté matérielle.

Cette tour sera, sans contredit, le monument le plus élevé qui soit jamais sorti des mains de l'homme.

La liste suivante permettra à nos lecteurs de comparer sa hauteur avec celle des principaux monuments du globe :

Tour de Philadelphie	1000 pieds
Pyramide de Chéops	480 "
Flèche de la cathédrale de Strasbourg	468 "
Clocher de la cathédrale de Rouen ..	465 "
Clocher de Saint-Etienne de Vienne (Autriche)	455 "
Dôme de Saint-Pierre de Rome	435 "
Flèche de la cathédrale d'Amiens ..	430 "
Pyramide de Céphrén	430 "
Clocher de la cathédrale d'Anvers ..	396 "
Dôme de Saint-Paul de Londres	365 "
Dôme de Milan	360 "
Dôme des Invalides, à Paris	346 "
Clocher de la cathédrale de St.-Denis	340 "
Panthéon de Paris	260 "
Tour de Koutâb, à Delhi (la plus haute tour isolée du globe)	256 "
Mât d'un vaisseau français de 120 canons, au-dessus de la quille ..	250 "
Tours de Notre-Dame, à Montréal ..	220 "
Tours de Notre-Dame de Paris	216 "
Arc de triomphe de l'Étoile, à Paris	145 "
Colonne Vendôme, à Paris	142 "
Obélisque de Louqsor, à Paris	90 "

On voit par là que la tour de Babel américaine mesurera deux fois la hauteur de la grande pyramide de Chéops, près de cinq fois celle des tours de Notre-Dame de Montréal, et plus de onze fois celle de l'obélisque de Louqsor.

DU COMIQUE

COMMENTS'AMUSER AUX DÉPENS DES AUTRES.
—Un jour que vous ne savez que faire, allez vous-en avec un calepin et un mètre sous le bras, un crayon à la bouche et une longue ficelle accompagnée d'un morceau de craie dans votre poche.
Vous vous mettez à mesurer un trottoir, à faire des croix en blanc sur les dalles, vous y ajoutez des lettres, des numéros, toutes sortes de signes étranges et vous inscrivez d'un air très-affaire.

Bientôt quinze imbéciles vous regardent, vous entourent, se livrant à mille conjectures sur l'utilité des mesures que vous prenez.

A un moment, quand l'entourage ouvre le bec d'un air bête, vous demandez à une personne de vouloir bien vous tenir la ficelle que vous tirez de votre poche, vous la blanchissez et vous allez à l'autre bout, vous pincez et craie, un trait ; vous continuez ainsi, et croyez bien que votre aide est très-content, il se prend pour un fonctionnaire. Quand vous en avez assez, vous priez une autre personne de prendre le bout que vous tenez, vous inscrivez avec rage sur votre carnet, vous rejoignez votre premier homme.

—Vous rappelez-vous la lettre où j'en étais quand vous avez bien voulu m'aider ?

—Ma foi non, monsieur.

—Sapristi, il faut que j'aille voir.

Vous continuez alors votre chemin jusqu'à... l'endroit que vous voulez, laissant là les deux fonctionnaires qui finissent par se faire bousculer par les sergents de ville pour leur apprendre à gêner la circulation, au grand amusement des gens qui, une heure avant, auraient bien voulu avoir leur place.

**

Nous avons également la pièce perdue.

On fait ça dans un quartier à voitures, pour gêner les cochers.

Avec un petit baton, vous râtissez dans le ruisseau, en poussant des : noms d'un tonnerre ! très-réitérés.

On vous demande bientôt ce que vous avez perdu.

Vous vous lamentez, et vous dites que c'est 20 francs.

Que le patron est très-chien, qu'il vous les retiendra, ce grelin-là, et que c'est bien malheureux, quand on n'a que 3 francs par jour pour faire des rentrées et qu'on a sa femme qui vient d'avoir la tête fendue par un pot à fleurs.

On vous aide tout de suite à retrouver la pièce... afin de ne pas vous la rendre ; enfin, fatigué, vous vous en allez et vous avez la satisfaction de voir deux heures après les mêmes gens se bousculant dans le même ruisseau.

LE BRANDON DE DISCORDE

ou

LE MASSACRE DE LACHINE

CHAPITRE III

LA COURSE TERRIBLE

(Suite)

La matinée du jour qui suivit les événements décrits dans les deux précédents chapitres avait été réservée par le chef des Abénaquis pour la torture préliminaire de son prisonnier. Le chef huron allait être forcé de faire la course terrible, formidable épreuve que tout prisonnier sauvage devait subir avant de périr sur le bûcher. Cette coutume barbare existait chez toutes les nations sauvages, et l'importance que l'on attachait à cette première épreuve était en raison de la position et de la réputation du prisonnier. D'après une tradition répandue chez les colons, un blanc, au début de la colonie, avait victorieusement subi l'épreuve et échappé à ses ennemis, rangés sur deux rangs, entre lesquels il avait dû passer, non sans emporter dans la tombe les marques terribles du couteau et du tomahawk. Mais, règle générale, il était presque impossible d'échapper, et la victime, avant d'être arrivée au milieu de sa course, était tellement meurtrie qu'elle tombait épuisée et insensible, et, dans cet état, on l'emportait sur le bûcher.

Depuis le moment où il avait été emmené de la salle du conseil par le Serpent et sa bande, le chef huron avait été observé de près par des yeux auxquels la perspective d'une prochaine vengeance donnait un air farouche. Arrivé à sa destination qui était le wigwam de son ennemi le Serpent, on lui lia les bras derrière le dos avec de fortes courroies faites de peau de cerf non tannée. Ses jambes furent attachées de la même manière. Une garde de douze sauvages, chacun armé d'un couteau et d'un tomahawk, entourait le Huron ; cette garde était relevée toutes les trois heures. Il y avait aussi à l'intérieur du wigwam, un piquet de soldats français chargés de veiller à ce qu'on ne fit pas au prisonnier d'insultes inutiles.

Deux heures environ après le lever du soleil, toute la population du village abénaquis se mit en mouvement pour se rendre à une clairière, longue d'environ cinq arpents, entre le fort et le lac Ontario. C'était l'endroit choisi pour la "course terrible ;" là se rendaient des vieillards courbés par l'âge — des sauvagesses aux cheveux gris, édentées, hideuses — des sauvagesses plus jeunes se faisant aussi une fête de cette scène de vengeance — des guerriers silencieux dans leur cruauté résolue, des enfants des deux sexes et une multitude de chiens affamés, semblables à des loups et faisant retentir la forêt de leurs aboiements.

La garnison du fort était aussi en mouvement. Plusieurs soldats étaient sortis du fort, mais ils avaient pris la précaution d'emporter leurs armes. L'officier de service était le lieutenant Belmont, qui connaissait bien les mœurs des sauvages et savait qu'en pareilles circonstances, lorsque leurs instincts farouches étaient soulevés, un blanc sans armes n'était pas plus en sûreté auprès d'eux que près du tigre qui a goûté le sang.

Le Serpent, avec une dextérité qui dénotait une grande expérience, rangea les Abénaquis sur deux lignes parallèles. Ces lignes commençant à environ trente verges de la porte du fort, se terminaient près du centre d'une clairière, ayant une couple d'arpents carrés et couverte de souches d'arbres abattus l'année précédente. Le Serpent avait son but en faisant aboutir la ligne sur ce terrain encombré. Il savait que le Huron était le meilleur coureur du Canada, et craignait qu'il n'arrivât au bout des lignes à peu près sain et sauf ; alors, se trouvant en rase campagne, il aurait pu s'échapper. Mais avec cette précaution, en supposant même que, grâce à son agilité extraordinaire, il arrivât sain et sauf au bout des rangs ennemis, il se trouverait au milieu des souches et des arbres abattus et l'on pourrait l'entourer sans difficulté, ou du moins lui envoyer, à coup sûr, une balle ou une flèche.

Chaque individu des deux lignes était muni d'une arme : les hommes avaient des couteaux ou des tomahawks, les femmes des couteaux attachés au bout de perches, les enfants des bâtons pointus. Il semblait presque impossible qu'un être vivant put marcher l'espace de deux verges dans cette avenue d'ennemis en garde, sans être bûché en morceaux.

Le Serpent ayant pris toutes ces dispositions, jeta un regard tout le long des lignes et s'étant convaincu que le chef huron n'avait aucune chance d'échapper, il ordonna à quelques-uns de ses hommes de l'amener.

Au bout de quelques minutes, le prisonnier fit son apparition sur la scène et fut reçu par les cris féroces des Abénaquis. Il n'y répondit que par un regard de mépris, et on put l'entendre prononcer d'une voix concentrée les mots de "chiens et lâches."

Il fut amené à la tête des lignes où l'on détacha les courroies qui lui liaient les bras derrière le dos. Quand il se sentit libre, il ouvrit le collet de son habit de chasse et respira à pleins poumons l'air frais du matin. Puis se dressant de toute sa hauteur, il examina les lignes pour voir où elles se terminaient. Quand il se fut assuré qu'elles aboutissaient parmi les souches de la clairière, le désappointement lui fit froncer les sourcils, mais cela ne dura qu'un instant.

Tout à coup, se tournant vers le Serpent, il lui dit : "Chien d'Abénaquis, je suis prêt." Le Serpent poussa un cri perçant et prolongé auquel répondit toute la tribu, et en même temps toutes les armes furent levées.

La tête rejetée en arrière, la poitrine et le genou gauche en avant, le Huron semblait prêt à prendre son élan, quand, tout à coup, montrant la forêt de sa main gauche, il s'écria : "Voyez ! voyez !" Tous les regards se tournèrent vers le point indiqué. Dans un instant, le chef Huron, prompt comme la pensée, avait arraché la massue des mains de l'Abénaquis se trouvant le plus près de lui, et s'élança au milieu des rangs ennemis avec la rapidité du vent. Les sauvages, surpris de ce mouvement, s'efforcèrent de lui porter des coups, mais presque tous en vain. Il arrivait presque à la clairière, lorsqu'un cri terrible vint frapper ses oreilles. Dans un instant, des Abénaquis, cachés derrière les souches, s'étaient levés et l'avaient avec leurs mousquets. En avançant, il marchait à une mort certaine ; s'il restait immobile, c'était la mort également, car les ennemis avaient fermé leurs rangs derrière lui et formaient un demi-cercle d'où il ne pouvait sortir. Il résolut de se diriger vers le Fort.

Une volée de balles fut tirée par les Abénaquis de la clairière, mais elles passèrent au-dessus de sa tête. Il constata ensuite qu'un parti ennemi voulait l'empêcher d'atteindre le Fort en droite ligne. Sa seule chance était de faire un circuit rapide, par la droite des assaillants, et d'atteindre la porte avant eux en courant à toute vitesse. Dans sa position, il n'y avait pas d'issue pour atteindre la forêt, car une palissade de douze pieds de haut entourait le Fort de tous côtés. S'élançant à droite avec la vitesse du cerf, il tourna la ligne des sauvages et se dirigea vers la porte. Mais, jetant un regard en arrière, il vit qu'il était poursuivi de près par le meilleur coureur des Abénaquis. Cet homme avait l'avantage des troupes fraîches sur le Huron, qui venait de parcourir plus d'un mille et avait reçu plusieurs coups violents dans sa course le long des rangs ennemis. Cet Abénaquis était suivi à une distance de vingt verges par le Serpent et son frère, deux bons coureurs. Mais le Huron gardait son avance sur le premier des trois coureurs, et aux cris des sauvages et aux applaudissements des soldats français, spectateurs de cette scène terrible, il était arrivé à dix verges de la porte du Fort, lorsqu'il butta contre une souche cachée par les longues herbes, tomba violemment et resta une couple de secondes à terre, comme insensible. Le gros des Abénaquis voyant le Huron poursuivi par le meilleur coureur de leur tribu, et leur chef et son frère — certains d'ailleurs que quand même le prisonnier arriverait au Fort il leur serait rendu, les Abénaquis avaient abandonné la poursuite et poussèrent un cri de triomphe quand ils virent leur ennemi à terre. Mais ce fut une courte joie. Le Huron était debout avant que l'Abénaquis l'eût rejoint. Au grand étonnement de tous, au lieu de continuer sa course, il se retourna vers son ennemi. Ce mouvement semblait insensé, car le Huron n'avait qu'un bâton et l'Abénaquis avait son tomahawk et son couteau. Se rejetant en arrière, tout le poids de son corps portant sur la jambe gauche, le Huron attendit fermement l'attaque. Les soldats du Fort, bien que persuadés que la lutte allait se terminer par